

Reymond le pensionnaire

Autor(en): **L.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **4 (1866)**

Heft 56

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-179010>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

du ciel sur la terre, sois le bienvenu ! Quoique tes faibles membres soient couchés sur la paille d'une crèche, chacun de ceux qui te voient veut réjouir ton amour ! »

Après ce prologue, commence le drame, dont les principales péripéties sont la *Naissance* dans l'humble crèche, l'*Adoration des Mages*, la *Persécution d'Hérode*, etc.

Le repas succède à la représentation dramatique, et le festin cède lui-même, un peu plus tard, la place à la danse.

Pendant les quinze jours que durent ces fêtes, on se visite beaucoup entre amis. Les travaux de la terre sont suspendus, et le grand repos de la nature semble vous inviter au plaisir. Déjà la plaine et la montagne, les vallées et les bois, ont reçu leur parure d'hiver. La neige durcie fait de la Norvège toute entière une vaste route ouverte à tous, et sur laquelle les traîneaux circulent dans tous les sens. A vingt lieues à la ronde on se regarde comme voisins, et l'on use de tous les privilèges du voisinage. Les invitations ne se font point par lettre close et particulière, mais chaque maître de maison dresse une liste générale des invités qu'il veut recevoir ; un patineur s'en va d'une ferme à l'autre ; il montre sa liste, et, en regard de son nom, chacun indique s'il accepte ou s'il refuse. On se réunit vers quatre heures. Il fait nuit depuis longtemps. Le tintement lointain des grelots annonce l'approche des convives, cachés encore par le détour du chemin, le coin d'un bois ou le repli du terrain. Tout à coup les traîneaux arrivent, cinq ou six à la fois ; on avertit le père de famille ; il paraît sous le porche avancé de son perron ; les serviteurs sortent au-devant des invités, la torche à la main. Les flammes semblent courir en reflets rouges sur la neige ; on arrête devant la porte les petits chevaux qui hennissent et frappent du pied la terre gelée, secouant leurs longues crinières emmêlées de givre et poudrées à frimas.

Au moment de son arrivée, on offre à chaque convive une tasse de thé ou de café. On cause en se promenant dans les grandes pièces du rez-de-chaussée, pour dégourdir les jambes, fatiguées d'une longue inaction dans le traîneau trop étroit. Quand tout le monde est réuni on apporte le *mellem-maalti* (le repas du milieu). C'est un plateau chargé de sandwiches, d'anchois, de tranches de langue de renne, ou de viandes fumées, et de petits morceaux de fromage. Chacun se sert et mange debout ; les femmes boivent un verre d'eau ; les hommes un verre d'eau-de-vie blanche. Bientôt on bat les cartes. Les jeux en vogue sont le *boston*, l'*hombre*, le *sirvenzél*, sorte de piquet savant, et la *mouche* à trois cartes. Le punch circule incessamment ; il est assez fort ; hommes et femmes y font également honneur. Vers huit heures on sert le souper. Qui a vu un souper norvégien en a vu mille. On présente d'abord un poisson coupé par tranches ; le plat fait le tour de la table et chacun se sert soi-même. Après ce premier service, on enlève la première assiette, sous laquelle chaque convive en trouve une seconde ; une servante, derrière sa chaise, essuie sa fourchette et son couteau qu'elle lui rend. Au poisson succède le gibier. Le gibier en cette saison, c'est le daim,

c'est le *ptártnigan*, équivalent de notre coq de bruyère, c'est le *tiur*, espèce de gallinacée des bois, gros comme une poule d'Inde. Une succession de sauces accompagne chaque plat.

La maîtresse du logis ne s'assied jamais à table ; elle se tient debout derrière ses convives, circulant autour d'eux, allant de l'un à l'autre, comme pour voir s'il ne manque rien à personne. On ne voit du reste, dans ces festins, ni maîtres d'hôtels, ni valets de pied, robustes gaillards dont je suis toujours tenté de rire, quand je vois une assiette de porcelaine au bout de leurs bras d'Hercule. En Norvège, tout le service intérieur est confié aux femmes ; leur main, plus légère et plus délicate, s'acquitte mieux des soins domestiques ; elles ont tout à la fois plus de douceur, plus de prévenance et plus de délicatesse.

Le Norvégien, et c'est là un des traits les plus aimables de son caractère, aime que tout soit heureux autour de lui. Il convie à ses fêtes même les petits oiseaux affamés par le long hiver de la Norvège. Le matin de Noël on prend la plus belle gerbe dans les greniers, on la fiche au bout d'une perche sur le toit de la maison, et le premier moineau-franc qui aperçoit dans l'air l'heureuse gerbe à demi dénouée, pousse de petits cris gloutons, comme pour appeler les retardataires qui s'endorment dans le froid et dans la faim ; c'est plaisir de les voir s'élançant de toutes les cimes, voler autour de la gerbe avec des ébats joyeux et mille cris impatientes, puis tout à coup tomber sur elle comme un filet vivant, la couvrir du réseau de leurs ailes frémissantes, se disputer le même épi comme s'il n'y en avait point assez pour tous, et, quand la bande a fini son repas avide, éparpiller et perdre le grain qui reste. Ainsi veut-on qu'à l'exemple de l'homme les oiseaux puissent fêter Noël, et qu'il y ait un mouvement de joie dans toute poitrine palpitante.

Reymond le pensionnaire,

Nouvelle par Urbain Olivier. Lausanne, 1866 ; Georges Bridel, éditeur. 1 vol. in-12. Prix : 5 fr.

A chaque fin d'année, l'apparition d'un nouvel ouvrage de M. Urbain Olivier vient nous causer une agréable surprise. Après les *Récits de chasse*, les *Deux nouveaux*, l'*Hiver*, etc., vint, en 1865, l'*Orphelin*, cette charmante nouvelle qui est dans toutes nos bibliothèques et qui a été lue et relue de tous. Cet ouvrage fut suivi d'*Adolphe Mory*, du *Manoir du vieux Clos*, de la *Fille du Forestier* et de l'*Ouvrier*. Aujourd'hui, c'est le tour de *Reymond le pensionnaire*.

Voilà bien des volumes nés, en peu de temps, de la même plume. Et pourtant tous ont obtenu un égal succès, tous ont été accueillis avec une véritable joie. C'est une belle récompense, une satisfaction qu'obtiennent peu d'écrivains : nous nous en félicitons pour notre littérature nationale.

L'*Orphelin* semble avoir inauguré chez l'auteur une nouvelle série de publications qui ont un même genre et un même but. Son genre, à M. Olivier, ce sont des scènes de la vie champêtre, prises sur le fait, des des-

criptions données avec la fidélité d'un auteur qui a vécu au milieu des personnages de ses livres, qui coudoie chaque jour l'habitant des campagnes et a étudié ses travaux, ses mœurs, ses goûts, ses qualités, ses défauts, ses aspirations. — Son but, c'est celui de distraire, d'instruire et de moraliser à la fois. On ne lit jamais quelques pages d'Olivier sans en conserver une bonne et douce impression. Il y a dans cette lecture une sérénité qui captive, on y reconnaît une plume sincère, une piété franche, amicale et dégagée d'affectation, qui trouve tout naturellement place dans le récit et ne s'impose point.

Voilà le genre, voilà le but de notre excellent écrivain; c'est toujours la même note, il est vrai, mais une note charmante, sympathique, qui ne fatigue jamais.

Oui, nous dirons à tous ceux qui aiment de saines lectures, des portraits nettement dessinés, des descriptions saisissantes prises dans nos mœurs, dans notre vie vaudoise, nous leur dirons, lisez *Reymond le pensionnaire*, vous y retrouverez tout cela sous une forme des plus attrayantes et des plus dignes d'intérêt.

L. M.

On nous écrit de Lausanne les lignes suivantes que nous publions sans commentaire, ne voyant dans leur contenu qu'une innocente plaisanterie :

Enfin, Monsieur, enfin, après sept mois d'efforts soutenus, les Lausannois sont parvenus à faire des près de Georgette une vaste fondrière, où le sol délayé fuit de tous les côtés. Quelques-uns prétendent que ce résultat est dû aux torrents de sueur versés par les ouvriers et les employés communaux; beaucoup cependant restent dans le doute.

Quoiqu'il en soit, on peut voir, à l'œil nu, poindre au sein de cet océan de boue les premiers linéaments de la fameuse route de la gare. — Chacun s'en réjouit! — Tout le monde espère que ce gigantesque tronçon, qui mesure près d'un kilomètre, sera terminé en même temps que le tunnel du Mont-Cenis, et qu'ainsi l'on pourra inaugurer le même jour les deux plus hardies conceptions que l'esprit de l'homme ait osé rêver.

La commune de Lausanne, avec l'intrépidité qu'on lui connaît, semble avoir compris ces vœux, et, si pendant quelque temps elle a paru croire que la route se ferait seule, elle rachète cette illusion en poussant les travaux.

Un voyageur, arrivé après mille périls, de Georgette au Casino, rapporte que les villas des environs de la Rasude sont dans le dénuement le plus complet, leurs moyens de communication avec Lausanne et la gare étant coupés par les travaux. La Municipalité s'est émue tout d'abord à l'ouïe de ces renseignements; puis, elle a décidé de mettre à l'étude, en attendant le gel, un système d'échasses perfectionnées à l'usage de ses administrés.

Espérons qu'elle réussira!

Second concert de la Société philharmonique.

Il a fallu un grand courage, une grande foi, en tout cas un travail d'Hercule de la part de l'orchestre et de son directeur, pour étudier en si peu de temps et offrir au public quatre œuvres instrumentales présentant chacune des difficultés de plus d'un genre. Il y a à peine un mois que le premier concert a eu lieu; la tâche de l'orchestre était alors proportionnellement facile, en ce que les morceaux exécutés étaient familiers à beaucoup de sociétaires. Cette fois-ci, toutes les œuvres constituaient pour nos amateurs une étude nouvelle. La symphonie de Mozart, en sol mineur, et l'ouverture d'Egmont, de Beethoven, sont, artistement parlant, des tâches si délicates et scabreuses, qu'elles auraient fait reculer bien des sociétés d'amateurs aussi bien que leur chef. La symphonie de Mozart a été, à notre avis, le point lumineux de la soirée. Le *Menuet* et le finale ont été dits avec un style parfait et d'une manière entraînant, aussi le *Menuet* a-t-il été bissé avec un tonnerre d'applaudissements. La *Marche funèbre*, de Chopin, a fait une impression particulière et insolite: un silence absolu et solennel régnait dans toute la salle et toutes les physiologies révélaient tour à tour l'impression produite par le commencement et la fin lugubre de la marche, et la félicité pleine d'espérance et d'amour exprimée dans le trio. Ce morceau aussi a été redemandé. L'ouverture d'Egmont a eu une lueur vive dans le grand et irrésistible *crescendo* de la fin.

Nous avons été réjoui de voir le public sentir et apprécier tout ce qu'il y avait, dans les œuvres et l'exécution, de finesse de nuances, de poésie et de noblesse. Même les *puritains en fait d'art* se sont déclarés satisfaits des *détails nombreux et variés, des attaques et de la mesure*, tout en faisant la juste part des circonstances défavorables, et pour le moment inévitables, qui empêchent une pureté harmonique parfaite. Aussi souhaitons-nous par la suite à la société une position financière qui lui permette de couronner l'œuvre commencée en mettant entre les instruments à anches et cordes plus d'harmonie et de parité. Du reste, tel que l'orchestre est composé, M. de Senger a réussi à faire valoir chaque instrument à son endroit, chaque intention de l'œuvre, tout en y ajoutant des détails de nuances variées et idéales parfaitement justifiées. Le public sent certainement, et l'orchestre avec lui, combien M. de Senger mérite de reconnaissance pour le nouvel horizon de jouissances qu'il leur ouvre, jouissances nobles et élevées qui, loin de s'adresser à l'ouïe seule, satisfont l'esprit et le cœur.

G.-A. KOELLA.

La jeune Savoyarde.

(Suite et fin.)

Et comme je la regardais sans doute de l'air de réclamer une explication sur le mérite extraordinaire de ce talisman: « Quand mon père mourut d'un mal qu'on dit être le même que le mien, » dit-elle, « il tenait ce crucifix.... J'étais bien petite encore!.... Ma mère me porta sur son lit de mort... il me regarda en pleurant; et, après avoir pressé son Sauveur sur ses lèvres en fermant les yeux, il me le donna,... et il me dit: garde ce crucifix, ma pauvre petite Gertrude, ne le quitte jamais;.... il te protégera contre les méchants; tant que tu l'auras, tu seras en sûreté;... mais si tu le perds!.... ma pauvre orpheline, nous serons bien près de nous revoir! »

Et Gertrude regardait son crucifix avec des yeux pleins de larmes.

« Oui, Monsieur! » dit la mère « c'est bien cela. Mon pauvre défunt, en la bénissant à son lit de mort, lui a laissé ce crucifix pour héritage. Mes soins n'ont pas valu la protection de ce crucifix pour ma pauvre Gertrude; car, un jour qu'elle avait négligé de le suspendre à son cou, elle est tombée au lac, et a failli périr; et depuis ce jour-là... sans doute ça l'a refroidie; je ne sais!.... toujours est-il qu'elle a commencé à tousser de cette vilaine façon que vous entendez depuis une heure!.... Eh! mon Dieu!.... tous mes chagrins sont venus de là. »

J'essayai alors de faire comprendre à ces pauvres femmes que